

Pied de nez

Par Nicolas Demange, écrit à Paris le 28 Janvier 2006.

Victor se réveille en sursaut. On vient encore de lui marcher dessus. Il rentre ses jambes sous lui en se tordant. Il jette un œil à son gobelet que le pied agresseur a épargné. Intact... mais quasiment vide, quelques pièces se partageant le fond usé du verre en plastique blanc. Depuis ce matin qu'il est assis là par terre sur sa couverture, pas une seule âme n'a eu pitié de lui. C'est sûrement l'endroit. Pourquoi était-il revenu dans cette rue de malheur ? Celle-là même qui l'avait rejeté deux ans auparavant. Les yeux fixés sur le goudron, ils ne voient que des pieds. Ces pieds qu'il avait chéris toute sa vie lui tournent désormais les talons.

Victor est orphelin. Ses parents sont morts alors qu'il n'était âgé que de quelques mois. C'est son oncle qui l'éleva et qui s'occupa de lui. Son éducation fut inexistante ou presque car son oncle occupait ses journées à vendre des chaussures. Il tenait un magasin dans lequel Victor passait ses journées. Alors qu'il avait atteint l'âge d'y servir, Victor se vit offrir son premier travail : il était désormais celui qui allait chercher dans les stocks de boîtes en carton, les modèles et pointures demandés par les clients. Et il aimait son travail. Pour la première fois, il avait une responsabilité, lui qui ne s'était jamais assis sur les bancs d'une école. C'est d'ailleurs pour cette raison que son oncle lui interdisait de discuter avec les clients ; par manque d'éducation. Ainsi, il ne côtoyait plus que des chaussures tout au long de ses journées. Des chaussures de tous types et de toutes les tailles. A force, il devint incollable sur les modèles présents ou non en stock. Il réorganisa les étagères en classant les boîtes par modèle, puis par matière, puis par pointure. Il connaissait la mode du pied par cœur. Les chaussures devinrent ses seules interlocutrices. A un tel point qu'il commença à leur parler. Bien sûr, il n'était pas fou et ne s'attendait pas à ce qu'elles lui répondent. Mais ce faisant, il s'apprit lui-même à converser. Elles étaient ses amis et il était toujours heureux lorsqu'il voyait une de ses paires sortir du magasin au pied d'une personne qui les méritait. Il avait d'ailleurs établi une bien curieuse théorie.

Victor avait développé une théorie sur la relation être humain/chaussure. Pour lui, les chaussures sont caractéristiques du tempérament ou du mode de vie de ceux qui les portent. Elles compensent ou complètent la tête. Ainsi, les chaussures à talons qualifient les personnes qui, en réduisant au maximum la surface en contact avec le sol, veulent s'élever au-dessus des autres, avoir des responsabilités. Pour Victor les chaussures idéales sont les petits souliers en forme de chaussons de danse. Une totale prise au sol avec un pied pleinement couvert et protégé tout en gardant une liberté de mouvement. Liberté et ouverture d'esprit dans une volonté d'égalité. Mais trop peu de personnes méritent d'en porter. Lui-même ne saurait en être digne.

Un jour, Victor dut remplacer au pied levé une vendeuse souffrante. La perspective de parler à des clients, à des têtes ne lui plaisait guère mais il se laissa tenter, son amour pour les pieds l'emportant sur sa crainte de communiquer avec des bouches.

Il adorait s'occuper des pieds des gens car c'est l'endroit le plus éloigné de leur tête, souvent pleine d'égoïsme et de suffisance et qui juge sans chercher à comprendre. Elles le dévisageaient tantôt avec dégoût, tantôt avec indifférence. Mais il voulait les aider. Il aimait à se dire celui qui aide les gens à garder les pieds sur Terre comme si ses chaussures étaient des aimants pédestres empêchant les gens de perdre la tête. Il appréciait la compagnie de certaines personnes mais détestait celles d'autres. Une fois, il essaya d'expliquer sa théorie à une femme à l'allure hautaine désirant acheter une nouvelle paire de bottes. La cliente essayant de tirer parti de la théorie en question dit « Donc les bottes traduiraient une tendance à être cérébrale et intelligente ? ». Victor comprenant le subterfuge répondit du tac-o-tac avec son pauvre vocabulaire « Non, c'est plutôt pour compenser un truc qui manque là-haut ». Autant dire que la cliente, furieuse, se trouva très vite une nouvelle boutique, provoquant, du même coup, le retour de Victor au stock.

Un tragique après-midi, son oncle mourut devant l'entrée du magasin. Il avait glissé sur le trottoir et s'y était fracassé le crâne. Certains amateurs d'histoires truculentes déclarèrent que c'était des semelles de piètre qualité vendues par sa propre boutique qui étaient en cause. Victor

savait qu'ils mentaient : jamais une chaussure ne trahit le pied qui lui donne raison d'être.

Le fait est que cette glissade sonna le glas de la plaisante vie de Victor. Le magasin de chaussures, repris par son cousin, fut transformé en magasin de chapeaux importés d'outre atlantique. Le commerce des couvre chefs étant plus porteur en ce moment. Habiller sa tête serait devenu plus important que protéger ses pieds ? Où va le monde ! Le nouveau propriétaire avait toujours détesté Victor qui se retrouva à la rue, sans travail et sans logis. Il erra un moment de squat en squat et d'un petit boulot à un autre mais son manque d'éducation lui fermait toutes les portes. La rue l'a accueilli voilà deux ans et il n'en est toujours pas sorti.

Grommelant dans sa barbe, pestant contre ces chaussures sans âme, Victor leur reproche leur ingratitude. Il avait donné dix ans de sa vie à ces chaussures qui passent aujourd'hui devant lui avec dédain. Soudain, des grosses baskets noires renversent son gobelet et continuent leur chemin comme si de rien n'était. Victor, furieux, se déhanche et s'étend tel un lombric puant sur le trottoir pour ramasser ses pièces. C'est alors que des petits souliers roses s'arrêtent et l'aident à remettre les pièces dans leur gobelet. Victor, surpris, balbutie un remerciement aux petits souliers. Il se réjouit de voir qu'il existe encore des petits souliers roses parmi la masse de chaussures austères.

Il regarde mélancoliquement les souliers roses dansant sur le trottoir s'éloigner.

Tranche de vie n°2